

## **Fictions : une nouvelle de Julie Huguet** **L'angle capillaire**

Julie Huguet

---

Volume 12, numéro 2, février-mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Huguet, J. (1993). Fictions : une nouvelle de Julie Huguet : l'angle capillaire. *Ciné-Bulles*, 12(2), 42-43.

## L'angle capillaire

par Julie Huguet

J'ai eu mon véritable, mon réel, mon authentique baptême cinématographique ce matin à 7h pile! Il y avait trois jours qu'une sale grippe m'entortillait dans les vestiges d'un lit où, comme une biche malade, je bravais les affres du terrestre. J'avais oublié que cette semaine débutait par un superbe pied de nez à la routine; et voilà que déjà j'imaginai mon nom inscrit dans les annales du cinéma, révélé, en trois plans, par le grand réalisateur Sydney Canard.

À cinq heures moins cinq, je fis taire le réveil avec la souveraine conviction d'accomplir un geste mémorable. J'enfilai le noir qui chasse si bien les complexes, trop loquaces aux heures de grandes épreuves, osai le premier exercice de contemplation cosmétique devant la glace; soumise à l'impératif de la perfection, j'avais oublié que le cinéma est une affaire de magicien. Présentez-vous dans votre plus simple appareil et vous voilà devenu, en un tournemain, le Bossu de Notre-Dame ou la Bergère Errante. Cette pensée d'Orson Welles me fit ranger les pinceaux, honteuse d'avoir enfreint la règle élémentaire du naturel qui prévaut aux séances de cinémaquillage et quittai les lieux au galop.

Une affichette extérieure indiquant *Extras* me conduisit dans l'antre aux figurants qui roulaient des yeux mal ouverts entre le café blanc et les beignes indigestes, symbole de la hiérarchie qui permet de distinguer immédiatement les vrais acteurs des figurants. Sans territoire fixe, je me trouvais dans l'entre-deux mondes de ces comédiens de service qui décrochent un rôle muet par un simple concours de circonstances. L'assistant de production m'interpella et me remit un petit billet jaune, preuve formelle de mon identité, où on m'affublait du nom de Juliette. Déjà, je ne m'appartenais plus, moi qui me trouvais là par hasard, par pur angle capillaire: le scénario me décrivait comme l'irrésistible *Red Hair Woman*.

On m'assigna une cabine où j'enfilai la toilette de la parfaite séductrice, où le chic du bas noir embrasse à merveille la cheville. Il y avait bien entendu le veston tailleur, qui confirme l'élégance, et les boucles d'oreilles, indispensables à l'effet dramatique. Où que j'aile, je me sentais attendue comme la nouveauté de l'heure. Terrain de jeu idéal, le coiffeur et la maquilleuse se livrèrent sur moi aux apprêts de la beauté, roulant la boucle et jouant du rimmel; il n'en fallait pas plus pour que je me sente l'incarnation de la grande Rita.

J'arrivai sur le plateau où Sydney Canard s'entretenait avec le directeur de la photographie, parmi la foule dense des figurants et des techniciens affairés aux derniers préparatifs. Les ailes tendues comme l'ange du peintre Rosso, j'observais, médusée, cette atmosphère unique au cinéma, qui voit le rêve surgir du réel au premier tour de manivelle.

Un officiel de la horde de production me tira de ma torpeur et m'indiqua d'où faire mon entrée fatidique. Au son de la claquette, la caméra se faufila entre des tablés d'hommes rivés devant un écran géant, où les Eskimos viennent de rafler un but; emportée par les prouesses des footballeurs, la foule s'exclame en délire. Au secours, me voilà projetée dans l'univers singulier de la Cage aux Sports, version moderne de la fosse aux lions. On m'avait bien prévenue que je ne ferais pas figure de déesse dans ce pub glauque, entre les verres de bière et l'allégresse des amateurs de sports, mais bien plutôt d'anachronisme.

Pôle d'attraction par excellence, je me sentis soudain terrassée par le trac. Impossible toutefois de reculer, j'avais un rôle à jouer. L'humeur cérébrale eut tôt fait de me délester de mes prétentions intellectuelles pour me rappeler mon devoir: l'angle capillaire avant toute chose, l'honneur des rousses et de Julie La Rousse était en jeu.

*ACTION, MOTEUR, ON ROULE.* C'est alors que je traversai le peloton d'exécution en n'y voyant que du bambou. Réussite totale, trois prises ont suffi au plan d'ensemble indispensable à la mise en situation de la séquence. Fou de joie, le premier assistant à la réalisation, qui m'appella successivement Jeannie, Judy, et ne sachant plus quel prénom utiliser, *Red Hair Woman*, me fit les dernières recommandations d'usage avant qu'on reprenne la séquence.

C'est alors que je vis s'approcher de mon visage la caméra qui, dans quelques minutes, me couperait en menus morceaux pour cause de tendres regards.



## Fictions : une nouvelle de Julie Huguet

Immense dans sa superbe désinvolture, Sydney Canard s'avança vers moi avec cette foi surnaturelle de l'homme qui sait ce qu'il veut: «*Jeannine, vous voyez cet homme, jeune, beau comme un diable, il vous observe avec attention. Soutenez son regard avec une certaine timidité, puis relevez les yeux vers lui, déterminée. Voilà, c'est très bien.*»

Il était vraiment beau, ce type, et à le regarder avec son air d'ange perdu dans la brousse musclée de ce pub, je cherchais du regard la chute de rein fatale. Il n'y voyait que du feu et du doré, alors que je sombrais dans la bête léthargie de celle qui trouve l'homme beau: j'étais conquise.

Sydney Canard me remit sur la piste: «*Jeannine (à ce prénom champêtre, je m'interdis de rire, avec cette caméra qui pressait mon visage comme un vulgaire citron pour saisir l'éclat de la boucle d'oreille), le regard, n'oubliez pas, tout est dans l'équilibre subtil entre la timidité et la volonté qui laisse pressentir la rencontre.*»

L'œil clair et empressé, je répondis au maître que c'était un véritable fléau qu'un homme aussi suave puisse posséder l'âme d'un assassin. Comment une

telle aberration était-elle possible?! Second regard, évocateur cette fois, la caméra saisit le battement de la narine, la lèvre esquisse un frisson. **COUPEZ!** Vous pouvez rentrer chez vous, Jeannine et Julie, le cinéma est terminé.

Les lumières éteintes rompirent la coite béatitude dans laquelle j'étais plongée et me rappelèrent à mon triste sort de jeune femme amenée sur ce plateau par pur hasard. Je regagnai du coup la zone d'ombre de l'actrice de service, sans nom, impuissante devant l'appareil à rêves qui s'appêtait à déplacer sa gigantesque carcasse vers un autre lieu.

Captive de Sydney Canard pendant quatre heures qui donneront 30 secondes de pellicule, j'aurai été l'amante, la victime aimante d'un jeune homme qui n'a pas même le mérite d'être fidèle à ses cadavres. Dépouillée de mes illusions version technicolor, j'aurai eu droit à mon premier regard cinématographique sans même avoir échangé une parole avec l'assassin qui m'aura couverte de ses doux regards pendant toute une matinée. Ma tignasse rousse m'aura peut-être sauvé la vie, je n'en sais rien. Je ne connaîtrai mon destin qu'en allant au cinéma, un soir de grande première. ■



Edward Scissorhands